

Intervention



Pain Blanc Les enfants du paradis

Alain Richard

Number 13, November 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, A. (1981). Review of [Pain Blanc : les enfants du paradis]. *Intervention*, (13), 42–43.

Pain blanc

Les enfants du paradis

Petite tragédie moderne pour se réconcilier avec le théâtre.

Fin mai 1981.

Québec.

Rue Saint-Jean, au Théâtre de la Bordée.



Entre l'hiver et l'été, c'est-à-dire en pleine pluie. La petite salle est presque vide. Ça s'entend. La scène annonce mal. Ouverte et pleine de sacs à ordures disposés triangulairement par paquets de trois. Pas de rideaux. Pas de trois coups. Encore un truc moderne qui refuse à inviter au rêve, à l'imaginaire.

Bon, en attendant que la représentation commence, je lis *Petit organon pour le théâtre* de Bertolt Brecht, au cas où...

Le rideau et les trois coups auraient été inutiles. La magie de la scène opère de l'intérieur. Le couple devant moi risque quelques remarques insipides pendant l'entrée des comédiens, pardon, des mimes... Enfin, on verra. Mais bientôt le couple se tait, il n'ose plus, il ne *peut* plus se rassurer par des mots.

Dans toute la grandeur absurde de cette fin de siècle, le quotidien se déroule devant nous avec fracas. Des hommes, des femmes au travail (lire: torture) cherchent leur souffle, s'épuisent à n'être qu'un instrument spécialisé, une machine capable d'exécutions parfaites. La sueur baigne la démente de leurs gestes précis, calculés, inaltérables. Crispés par l'effort, émaciés par la fatigue, leur visage de cauchemar fascine et brise la résistance du spectateur pendant qu'éclate le choeur de la Passion selon Saint-Jean de J.-S. Bach. On se demande quand cela cessera, pas la scène, mais cette misère, ce drame humain. Travail de vidangeur, travail en usine. Torture de chaque instant. De fait la scène rappelle cette *Métropolis* de Fritz Lang.

Le spectateur muet sent qu'en lui, l'enveloppe de son indifférence se lézarde. Ses réflexes d'auto-protection s'effritent sous le choc. Déjà les fissures sont irréparables. Il faudra bien aller jusqu'au bout.

Et cela cesse enfin. Pour manger vite entre deux sirènes d'usine et pour faire l'éloge du pain blanc, tranché, prêt à... manger.

Le spectateur, surpris d'entendre ici le seul texte de toute la soirée, rigole bien de cet extravagant éloge du PAIN BLANC, aseptisé, décoloré, tellement fade et sans goût qu'il s'apprête avec n'importe quoi.

Débitant leur baratin sur une structure de soliloque, les cinq ouvriers doivent brutalement interrompre leur repas. Travail oblige. Mais surgit d'un tas d'immondices l'idée charmante des deux semaines de congé. Elle s'amène sous la forme d'une annonce tirée d'un des nombreux journaux qui jonchent la scène. Le rêve n'en était pas un. Issu de leur imagination et surtout de la vente de leur force de travail, cet amoncellement de déchets se transforme sous nos yeux en magnifique plage atlantique, style Old Orchard, à la rigueur Cavendish.

Le spectateur soulagé (pour un temps très court) recommence à rigoler de ces vacanciers typés qui se retrouvent en foule sur une plage de rêve avec leur téléviseur, leur bébé, leurs bâtons de golf, leur stéréocassette-made-in-japan, leurs intarissables manies.

Vite fait le cartoon à l'américaine, Donald Duck en candy-man et la dernière nuit au motel, l'ultime tentative de sentir la vie, de prendre contact avec des êtres de chair et de passion. En vain. Les travailleurs-vacanciers ne se rencontrent pas, ils se côtoient.

Le spectateur chièle. Et ses larmes ne sont pas que compassion feinte. Nul n'est exempt du mal de vivre.

Transpercés au fond du coeur par l'éclatement de la Passion selon Saint-Jean, le monde entier rentre au travail et rêve sournoisement à ses deux semaines de vacances qu'il aura bien encore l'an prochain.

Alain Richard

Donc, d'une part, la masse et l'étendue d'un spectacle qui s'adresse à l'organisme entier; de l'autre, une mobilisation intensive d'objets, de gestes, de signes, utilisés dans un esprit nouveau. La part réduite faite à l'entendement conduit à une compression énergétique du texte; la part active faite à l'émotion poétique obscure oblige à des signes concrets. Les mots parlent peu à l'esprit; l'étendue et les objets parlent; les images nouvelles parlent, même faites avec des mots. Mais l'espace tonnant d'images, gorgé de sons, parle aussi, si l'on sait de temps en temps ménager des étendues suffisantes d'espace meublées de silence et d'immobilité.

*Antonin Artaud, extrait de «Le théâtre de la cruauté» dans
Le théâtre et son double, Paris, Idées/Gallimard, 1964,
p. 133.*



Photos François Bergeron